



## SUGGESTION DE LECTURE

*Kilissa* de Marie-Bernadette MARS,  
le premier roman d'une auteure de chez nous.



Sur la quatrième de couverture de ce récit de 113 pages édité chez Academia et imprimé en septembre 2015, on lit ceci : « Au palais de Mycènes, Clytemnestre côtoie tous les jours Kilissa, une esclave qui vit dans l'ombre. Leurs voix, leurs yeux, leurs regards se croisent et se répondent. Entre les deux femmes qui vivent dans un contexte de guerre, de séparation, d'injustice et de désespoir, la reconnaissance des sentiments et la compréhension se faufilent. Au-delà des personnages antiques, les interrogations, les douleurs, les joies et la recherche de justice ont des accents intemporels. »

Ce qui m'a surtout touchée, effectivement, dans ce roman à deux voix, c'est l'humanité intemporelle de Clytemnestre et de Kilissa. L'une, reine, l'autre, esclave, sont avant tout des femmes exclues des décisions des hommes et qui pourtant les subissent au quotidien au plus profond d'elles-mêmes. Ce sont ces femmes habituellement sans voix qui ont la parole dans le roman et l'auteure a choisi, comme titre, le nom de la plus oubliée d'entre elles, Kilissa, l'esclave « qui n'était rien ». Ce titre résonne comme un hommage émouvant à ces « seconds rôles » souvent oubliés.

Marie-Bernadette Mars, philologue classique, professeure de grec et de latin au collège, aurait pu simplement raconter un épisode de l'Antiquité ; ceux qui ont vécu un voyage en Grèce avec elle connaissent son talent en la matière. Or, c'est d'un vrai roman personnel qu'il s'agit ici et il fallait une sensibilité très féminine pour développer ce regard particulier et partager,

au-delà des évocations rendues célèbres par la poésie d'Homère ou les tragédies grecques, ces émotions intimes sur l'amour, la maternité et la mort.

Un roman court qui se lit agréablement et s'impose comme œuvre littéraire à part entière. Dès les premières lignes, la plume de l'auteure est à la fois claire et accessible, mais aussi soignée et nuancée.

**Extrait :** *Elle n'avait jamais eu de nom. Ou peut-être tout le monde l'avait-il oublié. On l'appelait Kilissa, la Cilicienne, à cause de son pays d'origine. Elle était arrivée un matin, fière, désespérée, humiliée. Jamais elle n'évoquait son départ de là-bas, jamais elle ne parlait de son passé, personne ne savait quel regard, quelles pressions, quel marchandage l'avaient amenée sur les rivages de l'Argolide. Elle était alors au bord de l'adolescence, seule, le ventre noué, elle ne comprenait pas un mot de la langue de la région où elle avait abordé. Elle était un objet parmi d'autres.*

Claire Pirlet